

Entre le bruit meurtrier et l'ancrage d'une réponse...

Jean Max Gaudilière

Volume 27, Number 1, mars 1982

Psychanalyse et traduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002811ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002811ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudilière, J. M. (1982). Entre le bruit meurtrier et l'ancrage d'une réponse...
Meta, 27(1), 87–92. <https://doi.org/10.7202/002811ar>

ENTRE LE BRUIT MEURTRIER ET L'ANCRAGE D'UNE RÉPONSE...

JEAN MAX GAUDILIÈRE

Ce que nous voulons présenter là prend comme prétexte le livre de Louis Wolfson, «Le schizo et les langues». Évidemment, son beau-père était canadien français, comme on l'apprend vers la fin, mais cela ne suffirait sûrement pas à expliquer pourquoi nous sommes venus ici en parler : ici, c'est-à-dire devant un auditoire surtout de linguistes, pour lesquels nous nous proposons de faire exister quelques éléments de notre propre travail, dans cette section dite «linguistique appliquée aux sciences de la santé mentale».

Affirmons-le formellement : si cela existe, une science de la folie, ce ne peut être que l'œuvre de production, et théorique, de qui en fait l'enjeu de sa propre identification, d'un fou, d'un psychotique, d'un schizo qui en élabore la matière même de son chemin dans la vie.

Freud écrit à la fin de son travail sur le Président Schreber, dans une phrase qu'on a rendue célèbre : «L'avenir dira si la théorie contient plus de folie que je ne le voudrais, ou la folie plus de vérité que d'autres ne sont aujourd'hui disposés à le croire».

Ceci pour annoncer que ce que nous pourrions avancer à partir du livre de Wolfson ne se tient que de son propre parcours, en tant qu'il en constitue le journal en même temps que la substance; aussi bien, c'est à partir de cette performance assimilable, si l'on veut, à un processus de guérison, c'est-à-dire d'inscription sociale, que les concepts cliniques proposés ici prennent et leur sens et leur existence.

Application de la linguistique maintenant. Les sciences appliquées n'ont jamais eu très bonne presse, mais peut-être que «Le schizo et les langues» offre un champ de recherches exactement délimitable par la linguistique appliquée. Depuis déjà son titre, le livre prend support et effet d'un travail, travail de force, à repérer dans son acte de corps. Quelques-uns ici le savent, il s'agit que s'établisse dans l'urgence un certain rapport aux mots, et plus exactement il s'agit de ce qui peut donner mouvement transformationnel d'un vocable d'une langue à une autre, la réquisition étant que s'y conserve quelque chose du sens en même temps que la structure — squelette, surtout consonantique, de chacun des mots de départ. Les phonèmes de l'anglais opérant une sorte d'effet de déflagration, dont la seule échappatoire tient dans ce travail de passage aux phonèmes d'autres langues.

Pour donner un exemple d'une telle série : l'anglais EDGE impose, par modification des deux consonnes médianes, le passage à l'allemand ENDE,

puis par une nouvelle modification, à l'allemand ECKE, dans un registre sémantique qui se tient autour de l'idée de bord. Le rapprochement du mot de départ EDGE au mot d'arrivée ECKE, suggère une sorte de loi transformationnelle où la finale anglaise -DGE (comme dans BRIDGE) passe sans gros effort à la finale allemande -CKE (comme dans BRÜCKE), toujours en respectant le registre sémantique.

Travail bizarre de connections sans cesse à inventer : mais chez Wolfson, le travail se place à une limite qui le tend dans une nécessité de survie. Si les procédés transformationnels se réduisaient à une mécanique, leur énoncé n'intéresserait guère les linguistes : effectivement, on voit en gros fonctionner des figures étymologiques, et il a recours à l'altération de telle racine ou de tel morphème au gré de la formation des diverses langues : anglais, français, allemand, russe et hébreu pour l'essentiel.

Où le linguiste commencera à tiquer avec moins d'indulgence compréhensive, c'est lorsque visiblement ces divers procédés ne suffisent plus à faire tourner la machine, et où, de cas en cas, c'est à une véritable torsion de règles, à une torsion disons musculaire — nous y reviendrons, que l'auteur se livre pour sortir du vocable anglais qui agit là à la fois comme bourreau et comme prison.

Les dites sciences de la santé mentale, psychanalyse comprise, ont depuis longtemps donné statut sémiologique à ces théories délirantes qui, d'un tel travail sur la langue, nous renverraient par exemple à la fameuse « Grammaire logique » de Brisset. Mais si la psychanalyse, au moins par Freud, a pu comparer la production de ces délires à celle de la théorie même, il ne semble pas qu'elle ait pu, à partir de là, donner place, sinon rarement et comme malgré soi, à cette production folle dans le processus d'une cure : il apparaît même que c'est seulement au titre d'un document mort que ces productions fonctionnent pour le théoricien, quitte à en faire sortir un concept ad hoc, quand ce n'est pas pour en conclure que telle structure, comme on dit, est ou non « bonne pour la psychanalyse ».

Au contraire, nous voudrions marquer ici que le texte, le livre de Wolfson, est un texte publié, orienté donc par un désir de reconnaissance. Cette performance ne s'arrête pas à la constitution d'un document clinique. Clinique de quel praticien, de toutes façons ? C'est pourquoi nous ne travaillons pas ce texte dans son aspect immobilisé d'écriture — document, mais bien dans la dynamique d'un faire. À ce titre, il fait coexister avec l'autre qu'il suppose (ou les divers autres qu'il suppose) un corps et des organes en mouvement, à quoi nous proposons de donner lieu. Nous ne nous amuserons donc pas à juger dans l'universel de la validité des principes élaborés dans une souffrance sans nom ; mais nous pensons que la linguistique est conviée par « Le schizo et les langues » à s'adapter à des mouvements musculaires concentrés autour de ce lieu de passage d'abord indifférencié que constitue la gorge. Si du moins la linguistique veut s'appliquer à sa science de la santé mentale.

Le sous-titre du livre de Louis Wolfson, c'est «La phonétique chez le psychotique». Entendez : ce qu'elle devient, la phonétique, dans l'espace de sa création propre. En aucun cas, évidemment, elle ne se propose comme théorie délirante à substituer à la théorie scientifique. Mais comme toujours quand il s'agit de folie, elle élabore la théorie du délire, (si délire il y a) avec une telle force qu'elle en raye les rapports sociaux jusqu'à s'y faire reconnaître ; on peut toujours appeler ça guérison. Ou génie quand il s'agit de créateurs.

J'appellerais vocalises sans esthétique le travail à quoi le schizo a trouvé par l'écriture le moyen de nous donner accès. Il s'évertue, il s'épuise à la déformation progressive de solides : ces solides, ce sont des mots anglais. La recherche éventuelle d'une règle de transformation n'a guère d'autre fin que de faciliter, par un relatif recours à l'automatisme, ce travail titanesque, et d'amoin-drir la souffrance dont ces accouchements ont besoin.

C'est dire que cette opération ne devient intellectuelle, «scientifique», que de seconde main : son propre champ est d'abord un champ d'organe, localisé surtout aux parois de la gorge. Travail de maîtrise et de déformation musculaires d'un lieu de transit : transit dans les deux sens certainement mis en jeu de façon privilégiée dans le rapport psychotique qui dès longtemps, lie le schizo à la folie de sa mère, notamment. Lieu d'engorgement des nourritures en même temps que la nomination de ces nourritures, lieu de régurgitation : dans le rapport de folie, les mots anglais semblent suivre le même parcours, comme si malgré ses efforts à ne pas être surpris par l'oreille, ce n'était pas par cet orifice qu'il les entendait. Comme si c'était par la gorge où les mots lui seraient enfournés comme le reste. Alors il faut suivre le chemin inverse, mais dans un effort où le sujet se repère, à la différence du vomissement réflexe : la production du mot-tiers, mot étranger ou mot monstrueux, se fait au terme d'un accouchement difficile, où l'on sent comme le travail des mains et des doigts à donner forme à l'intérieur de la gorge, devenue productrice, matière des mots de salut, là où ne fonctionnait jusque-là qu'une sorte de clapet.

Cet organe en travail délimite des surfaces sur un corps : ce n'est pas le corps propre du jeune homme schizophrénique qui écoule son temps mort-vivant de ces vidages et de ces remplissages. Il s'agit de façonner un autre corps dont la matière est le phonème, avec pour technique reconnue la déformation progressive. Ce qui se met alors peu à peu à exister, c'est une sorte de montage de surfaces agencées suivant leurs arêtes : notre métaphore déplace là, dans l'espace, le matériau, du sonore au touchable. Il s'en déduit une sorte de zone focale, à distance convenable, d'où l'agencement de ces surfaces pourrait enfin prendre forme nommable. Du nom des lettres, on passera au ton, à l'accent, et enfin au corps de deux ouvriers français qui, les premiers, donnent un lieu de reconnaissance au travail de l'étudiant en langue schizophrénique. Dans l'ordre des sons où se situe l'expérience de sa production, tout cela finit par donner corps à une voix enfin, voix qui affleure dans l'après coup des chapitres ajoutés, à la place de l'insupportable stridence. Stridence destructrice de toutes limites, et d'abord de celles du sens. La production et le mouvement de cet autre corps qui est toujours à faire advenir dans le travail de la folie, donnent frontières au bruit. Il est l'interlieu des mons-

tres, de ces objets de création propre qui ne se tiennent évidemment pas tapis aux domaines des lapsus et des actes manqués. Il embraye un temps qui constitue la manie du schizo en un travail nommable dans le champ de la linguistique. Ni traduction, ni phonologie, expérience unique et pourtant devenue communicable à produire une écriture qui, avant de s'immobiliser en texte d'édition, cherche encore des effets de surface dans des tentatives graphiques pour enfermer les sons, pour un autre.

Formellement, l'expérience trouve son champ dans la constitution d'un imaginaire : mais de quel ordre ? Il faut montrer qu'il ne se réduit pas aux deux dimensions de l'image spéculaire. Comme de petits morceaux de glaise qu'on ôte ou qu'on rajoute dans le processus de façonnage, les pleins et les creux ordonnent le relief où se gravent les transformations phonétiques. Et aussi le récit fictionnel qui leur donne sens. Par exemple, le portrait qui ouvre le premier chapitre et qui fonctionne comme une création holographique. C'est-à-dire où le regard n'est pas situable en un seul point perspectif : espace de folie limité seulement par le combat de ces reliefs pour échapper au néant.

« Le jeune homme schizophrénique était maigre comme beaucoup de gens dans de tels états mentaux. En effet, il semblait plutôt dénutri. Peut-être était-il même dans un état de marasme ; du moins sa mère semblait-elle quelquefois penser ceci. Les os malaires du jeune homme faisaient saillie nettement, les joues étaient creuses et les veines étaient bien distinctes à travers la peau mince. En conséquence de sa vie très sédentaire, presque celle d'un invalide (ce qu'il était de plusieurs points de vue), il avait très peu de musculature et était très faible, cette faiblesse étant peut-être un important facteur de la grande peur que reflétaient ses yeux grands ouverts : peur de la nature ainsi que de ses semblables, peur de la mort aussi bien, en quelque sorte, que de la vie. Son visage et en particulier sa bouche semblaient le plus souvent grimacés par un mélange de tristesse et de douleur, la bouche étant du reste plutôt petite et les commissures des lèvres dirigées en bas. »

Reconnaissons-y d'abord le portrait physique radioscopique, de ces mots sur lesquels son propre corps s'exerce dans son travail de linguistique dynamique, mots dénutris de représentation, avec un squelette consonantique qui fait saillie, et dont la musculature vocalique est très faible. Avec une peau de sens bien mince, mais suffisante pour retenir, limiter, les opérations de transformations. Mais dans son jeu de corps, cet hologramme sémantique est révélé comme à partir d'un espace autre, sans privilège à la vue : les intersections de surfaces et de volumes y font empreinte. Espace sans autres limites que celles, focales, où le schizo se bat pour essayer d'exister, espace de coexistence et de codestruction tout à la fois. Reconnaissons aussi là, cliniquement, qu'à la limite juste d'une peur qui balise un moment l'extérieur et l'intérieur, se tire un écran de quelque consistance et de quelque durée, où ce que nous appelons alors l'autre réel puisse imaginairement venir se projeter.

Dans la dynamique propre de Wolfson, c'est là le lieu de la production d'un rapport aux langues où le corps est requis de se manifester dans une tension vers des contours ; production telle qu'elle puisse s'affronter aux contours du corps de l'autre sans s'y perdre ou en détruire les barrières — corps de la

mère par exemple. Y apparaît un semblant d'image reconnaissable où temps et espace s'accrochent enfin. Sans quoi le processus s'épuise vers la perte de toute identification, de toute nomination et de toute vie. Cette production pourrait être aussi bien modelage, maquillage, vêtement, etc... Retenons seulement qu'elle est tendue à des limites épithéliales. Elle donne lieu à un travail de délimitation des formes, de vérification de leur extension et de leur solidité. Sur la base de déformations, de torsions qui font exister des monstres à l'état de presque image : monstres phonologiques tout aussi bien. Mais notons bien que la mise en œuvre de ce travail s'opère dans et par la constitution de ce que nous appelons un rapport psychotique : dans sa tension vers des limites, l'autre d'où s'énonce ces productions verbales, autre-corps, autre-gorge, assure une configuration de repérage imaginaire là où il n'y avait que trou, destruction, ravage ultra-sonique et désertification.

Ces productions s'inscrivent aussi dans un rapport particulier au temps qu'a bien vu Gilles Deleuze dans sa préface : peut-être est-ce cette dimension là qui déplace notre habituelle et plane référence imaginaire. Dimension spécifique de la folie : de suspensions en catastrophes, elle est comme la folie même. Temps de ce qui n'en finit pas de passer, de ces autres fous qui sont la lignée du schizo et finissent à l'asile. Temps sans battement pour la métaphore ; temps seulement d'un autre corps qui est requis de soutenir l'image et le son.

Comme tel, le champ de la langue fonctionne comme celui d'une identification imaginaire de ce type-là : structure presque complètement invisible tant qu'elle se perd dans le bruit de toutes les voix, de tous les accents et de toutes les variations vocales enregistrées dans une langue donnée. Tant qu'une pathologie ne vient pas la révéler dans ce qui fait alors d'un sujet un étranger, un inquiétant étranger. L'étudiant schizophrénique donne consistance de travail à un entre-deux langues : la tension de surface des monstres phonétiques ou linguistiques trace les contours d'un corps délimité par sa souffrance, et non plus éclaté par elle, dans le transperçement des hurlements anglophones. Le travail de communication par l'écriture atteste que cette production se tient dans un ordre où les sons pourraient devenir matière d'un échangeable.

Identification possible alors qui ouvre le livre sur sa fin : l'avant-dernier chapitre de la première rédaction consiste uniquement dans le travail de déformation phonétique et sémantique de l'expression « I'm mad » et du mot « crazy ». À remarquer que ces mots lui reviennent cette fois d'ailleurs que de la voix tétrébrante de sa mère, mais de l'extérieur, de voix d'enfants : « Il est fou, toqué, etc... » Le retour de ce mot qui s'effectue alors sur le corps d'un voisin obèse, qui vient de l'employer « possiblement en allusion » à l'étudiant, signe que le temps des mots-choses est révolu, en même temps que l'absolue nécessité de tendre à la limite les surfaces cutanées pour exister. Dans l'obésité de l'autre s'échange la folie.

« Le fait de changer de langue peut parfois modifier l'appréciation du cosmos » dit Whorf.

Nous avons distingué trois temps où le bruit de la langue fonctionne avec des différenciations absolument hétérogènes : trois temps mis en jeu dans ce qu'il est convenu d'appeler socialement la folie.

Un temps sans rythme d'aucune sorte, où le corps réagit en réflexe à l'ordre qui claque. Un temps éclaté par les intrusions d'un autre réel, et où ce qui apparaît psychotique, ce sont les protections élaborées contre ces perforations. Un temps enfin qui commence à s'accrocher aux limites d'un imaginaire, fût-il monstrueux : soulignons en passant que c'est aussi la place des vers parasites qui obsèdent tant le schizo notamment au bord de ses lèvres. Qu'est-ce à dire ? Ces rythmes sont à même de projeter l'autre, dont le corps n'en peut mais, en des points qui alors amènent le rapport social dans le champ de la dissociation même, jusqu'à cet effort pour rendre l'autre fou dont Searles a bien indiqué l'articulation dans l'analyse.

Tout ce chemin à travers la folie des autres n'est peut-être que l'histoire d'un mouvement qui tente d'agencer une adresse dans un rapport violent et particulier : transfert si l'on veut, jalons aussi bien qui marquent les divers modes de forçage du lien social qui n'ose alors se reconnaître psychose. Pour notre part, nous avons seulement souligné, disons cliniquement, la surface corporelle sur quoi s'écrit le livre de Wolfson, entre le bruit meurtrier et l'ancrage d'une réponse à ce qui sonne alors comme un appel.